

Les gens passent le opposé »



écrits féministes célébrant les droits individuels, la liberté de voyager, etc. Elles font ce que j'appelle un « saut culturel ». En Turquie, au Mexique et en Malaisie, des jeunes femmes m'ont parlé de leurs émissions préférées sur Netflix – comme *La fabuleuse Mme Maisel* et *Emily in Paris*. Des séries qui mettent en scène des jeunes femmes émancipées, séductrices, qui ont plusieurs partenaires amoureux. Une femme chinoise m'a dit : « Les femmes ont changé, les hommes non. » Elle préférerait rester célibataire, car le rôle de belle-fille et d'épouse obéissante ne l'intéressait pas. En 2023, la chanson de Miley Cyrus *Flowers*, l'histoire d'une jeune femme qui explique

« Grâce aux smartphones, hommes et femmes s'immergent dans des chambres d'écho idéologiques qui renforcent nos "a priori" », estime Alice Evans.

© CANVA.

qu'elle peut s'acheter des fleurs et aller danser seule, était numéro un mondial sur Spotify. Après, je nuancerais l'importance de cet écart politique entre les sexes. C'est un aspect de la « déconjugalité », mais pas son unique cause. La diminution des occasions de rencontre me semble être un facteur plus déterminant. Ce qu'on observe en effet, c'est que la montée des célibataires coïncide avec la diffusion massive des smartphones et l'élargissement de la gamme de divertissements en ligne. Aux Etats-Unis, le temps que les gens passent à jouer aux jeux vidéo a triplé en quelques années. Les humains – qu'ils vivent dans des petits villages

mexicains ou dans des métropoles de Corée – sont plus souvent seuls que ne l'étaient leurs parents. Or, moins les gens se rencontrent dans la vie réelle, moins ils ont d'occasions de se mélanger, de se charmer et de créer des liens.

Et donc de se marier et d'avoir des enfants. Voyez-vous le smartphone comme le péché originel, l'origine de la méfiance entre les hommes et les femmes ?

Je n'emploierais pas cette expression de péché originel, mais c'est un fait : nous avons tous des smartphones, et nous passons énormément de temps seuls à « scroller ». Partout dans le monde, les gens passent moins de temps ensemble, que ce soit avec le sexe opposé, pour flirter, ou avec leurs amis, pour traîner, jouer. Le fait de rester à la maison a largement perdu son stigmate honteux. En Corée du Sud ou au Japon, le travail exige de vous une telle implication qu'il absorbe une bonne partie de votre énergie. Les jeunes femmes et les jeunes hommes restent à la maison pour se remettre de leur journée. Pourtant, les compétences sociales – la capacité à plaisanter, à taquiner, à établir un rapport et une compréhension mutuelle – ne s'améliorent qu'avec la pratique. Si les vingténaires passent leurs soirées à « scroller » sur leur écran, peut-être que lorsqu'il leur arrive de sortir, d'aller à une fête, ils ne sont pas les personnes les plus divertissantes du monde. Ce qui peut leur faire passer une mauvaise soirée et les décourager à l'avenir d'accepter une invitation. Problème dans le problème : cela nuit surtout aux plus défavorisés. Aux Etats-Unis, ce sont les enfants des familles les plus pauvres qui passent plus d'heures sur leur téléphone.

Pensez-vous qu'il existe des politiques publiques pronatalistes qui ne portent pas atteinte aux libertés individuelles ?

Oui. Je m'intéresse particulièrement à ce qui se passe en Hongrie, où il existe des allègements fiscaux et des prêts simplifiés pour les personnes ayant plus de deux enfants. Je ne sais pas si cela portera ses fruits, mais c'est une façon d'encourager les couples à agrandir leur famille. Ensuite, il me semble que les politiques qui visent à restaurer les relations en chair et en os sont transpartisanes. Conservateurs et progressistes devraient se rejoindre sur la méfiance vis-à-vis des smartphones, notamment pour les plus jeunes. Des changements concrets sont en cours de ce côté-là. Le chercheur Jonathan Haidt raconte dans son dernier livre, *Génération anxieuse* (Les Arènes, 2025), que les établissements 100 % sans smartphone se multiplient. La po-

pulation comprend aussi que cette influence est néfaste. Mais encore une fois, une inégalité persiste : les familles les plus pauvres sont les moins averties ou celles qui arrivent le moins à se passer d'écran pour divertir ou occuper leurs enfants.

Il y a quelques années, on se préoccupait avec beaucoup d'inquiétude de la surpopulation – dans les années 70, les femmes indiennes étaient stérilisées de force pour limiter leur nombre d'enfants à deux. Ne pourrait-on pas s'adapter au monde tel qu'il est maintenant ? Si les gens ne veulent pas d'enfant, ils ne veulent pas d'enfant, non ? On pourrait adapter nos économies à cette nouvelle façon de vivre ?

Le problème, c'est que si la fécondité continue de diminuer, nous aurons une crise économique massive. Une population vieillissante signifie un rétrécissement de la population active, moins d'innovations, une économie plus léthargique. Les gouvernements devront dépenser davantage pour les retraites et les soins de santé aux personnes âgées. Peut-être que les jeunes devront contribuer en payant plus d'impôts – cela réduira leur consommation dans d'autres domaines, ce qui, là encore, atrophiera le dynamisme économique. En plus de cela, les gouvernements devront certainement faire des coupes douloureuses dans les aides de l'Etat-providence.

Pour ce qui est de s'adapter, je vois deux façons de maintenir la croissance économique et l'Etat-providence : l'immigration et la technologie. L'économiste américain Lant Pritchett estime que pour maintenir le ratio actuel de main-d'œuvre par rapport à la population, les pays riches devront compter 50 % d'immigrés dans leur population. On peut se demander si cette idée sera populaire. Une autre option est la technologie. Il est possible qu'un essor massif de l'intelligence artificielle augmente la productivité. Mais ces deux options susciteront de la défiance ou ne suffiront pas. C'est pourquoi je pense que nous devrions prendre au sérieux la fécondité et le célibat. Nous bénéficions tous du fait que les gens aient des enfants, de futurs travailleurs.



Si la fécondité continue de diminuer, nous aurons une crise économique massive



Leur nombre ne cesse de progresser



(PMA), en pleine expansion. L'infertilité dans le monde progresse. Un couple sur six rencontre des difficultés à avoir un enfant.

Trois millions de bébés chaque année

De plus en plus d'Etats et d'employeurs prennent par ailleurs financièrement en charge la procréation médicalement assistée. En France, elle est par exemple remboursée à 100 % pour les couples hétérosexuels, les couples de femmes et les femmes non mariées. Ailleurs aussi, ces traitements coûteux se font plus accessibles. Aux Etats-Unis, neuf Etats exigeaient que les compagnies d'assurances couvrent une partie des frais associés à une PMA il y a cinq ans. Ils sont aujourd'hui quatorze ; 22 % des grandes entreprises américaines offrent une couverture de ces soins en 2019, selon Mercer, contre 47 % aujourd'hui.

Le nombre de PMA réalisées dans le monde ne cesse donc de progresser. Plus de 3 millions de bébés ont été conçus de cette façon en 2022. Au Danemark, un des pays les plus en pointe dans ce domaine, neuf bébés sur cent sont le fruit d'une fécondation *in vitro*. Le marché de la fertilité était évalué à

34,7 milliards de dollars (31,2 milliards d'euros) en 2023, et devrait atteindre plus de 60 milliards de dollars dans dix ans.

« Il croît de près de 7 % à 8 % par an », se félicite Tobias Nordblom, directeur associé chez Astorg. Le segment des consommables et du matériel médical destiné aux cliniques spécialisées croît dans les mêmes proportions. Sa valeur atteint aujourd'hui 1,5 milliard d'euros. Avec un chiffre d'affaires de 250 millions d'euros, Nexpring Health se positionne « dans le top trois de ce secteur à l'échelle mondiale », souligne Olivier Lieven, associé. « Nous avons en portefeuille tous les produits essentiels à cette procédure. »

Un financement qui pose problème

Ces produits ne représentent que 1 % à 5 % du coût total d'une fécondation *in vitro*. La consolidation de ce marché n'est donc pas de nature à faire baisser les prix des traitements contre l'infertilité, encore trop élevés pour nombre de couples. « Notre enjeu est d'améliorer le taux de succès de ces procédures », explique en revanche Olivier Lieven. « Avec des outils de qualité, ce taux, aujourd'hui de l'ordre de 25 %, pourrait augmenter. »

De nombreuses patientes se voient proposer des soins en option. Pourtant, des preuves solides de leur efficacité font souvent défaut

« The Lancet »

Revue médicale



La croissance de ce marché fait saliver d'autres investisseurs qu'Astorg. En 2023, Pitchbook recensait 874 millions d'euros d'investissements dans des start-up spécialisées dans la lutte contre l'infertilité. Le secteur des cliniques dédiées à la PMA se finance et se consolide. L'année dernière, le fonds KKR a déboursé 3 milliards d'euros pour acquérir IVI-RMA, une grande chaîne espagnole de cliniques spécialisées. Cette dernière a renforcé son maillage en novembre grâce au rachat de son compatriote Eugin, doté de 69 cliniques dans onze pays. Aux Etats-Unis, environ un tiers des fécondations *in vitro* est désormais réalisé dans des cliniques détenues par des sociétés de capital-investissement.

Cette présence des fonds au capital des cliniques de fertilité privées n'est pas sans poser problème, souligne la revue *The Lancet*. « De nombreuses patientes », souligne-t-elle, « se voient proposer des soins en option, notamment l'imagerie *time-lapse* pour la sélection des embryons, le test génétique préimplantatoire (...) et le grattage de l'endomètre. Ces procédures font l'objet d'une promotion importante. Pourtant, des preuves solides de leur efficacité font souvent défaut. »

financer des entreprises B to B d'envergure mondiale, qui ont vocation à être des leaders sur un marché de niche. Il lorgnait depuis dix ans le marché de la procréation médicalement assistée